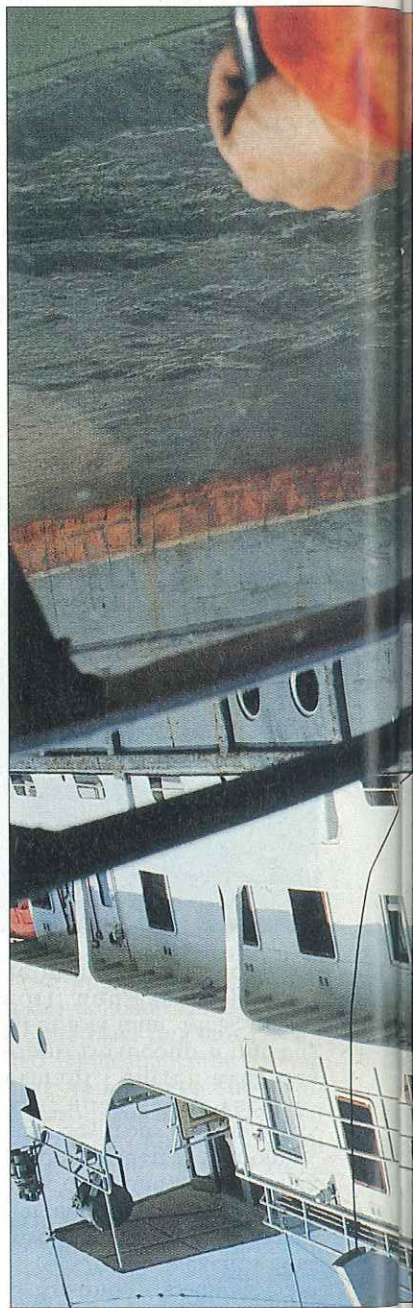


# Les oubliés du



Après un adieu ému aux ermites de la taïga, nos envoyés spéciaux retrouvent le cargo « Pouchkino ». Glissant toujours vers le cercle polaire, ils rencontrent une vieille Allemande, des vestiges du stalinisme, un goulag en ruine et quantité de moustiques hargneux et affamés.

# Grand Nord



Le « Pouchkino » et son commandant, Vladimir (au premier plan). « Avec l'équipage, sur le pont arrière, nous avons levé plus d'un verre de vodka à l'amitié entre les peuples. »

De nos envoyés spéciaux

**L**ui, avec sa barbe et ses yeux ma-  
cieux, rappelle les paysans de Tol-  
stoj. Elle, assez autoritaire, évoque  
plutôt les mamans d'autrefois.

Ensemble, Sacha et Lisa vivent au  
cœur de la forêt sibérienne, dans la ma-  
ison de bois qu'ils ont construite eux-  
mêmes. Leur plus proche voisin habite à  
70 kilomètres. Dans un tel isolement, il  
n'est pas facile de suivre les dernières ten-  
dances de la mode : « Mes petits ne croi-  
ront jamais que vous êtes une femme ! »  
s'exclame Lisa, dans un éclat de rire,  
devant Alla Chevelkina, la correspon-  
dante moscovite de L'Express, qui portait  
ce jour-là une paire de jeans. « Mais vous  
êtes très féminine. Ils devraient com-  
prendre. »

A l'écart de tout, avec leurs cinq  
enfants, âgés de 3 à 15 ans, ils dépendent  
entièrement, pour leur survie, des produits  
de la chasse, de la pêche et de leurs  
cultures. Au fin fond de la taïga, cette  
existence pourrait être synonyme de catas-  
trophe. Mais c'est le contraire qui est vrai :  
Sacha et les siens se nourrissent d'aliments  
qui, dans la région, ont disparu des maga-  
sins et des assiettes : poisson frais, viande  
savoureuse, cassis, pastèques, fraises, lait  
entier... Le régime familial en dit long sur  
la faillite du communisme : il est donc pos-  
sible de produire tout cela en Sibérie – à  
condition d'être motivé et de travailler  
d'arrache-pied, comme le ferait un pro-  
priétaire privé.

De motivation, Sacha n'en manque pas.  
Fils d'ingénieur, il quitte il y a vingt ans sa  
région natale, le Tioumen, parce que « la  
nature y est trop endommagée ». À bord  
d'un bateau à moteur, il cherche pendant  
des semaines un endroit désert où s'instal-  
ler, le long du Sym, l'un des petits  
affluents de l'Ienisseï. Il trouve enfin,  
plante une tente, coupe les arbres et,  
avec Lisa, née dans la région. Vivre en  
ermite, loin de la civilisation, n'effraie pas  
la jeune femme : issue d'une famille de  
vieux-croyants, c'est même ce qu'elle sou-  
haitait.

Le destin des vieux-croyants plonge ses  
racines dans une histoire vieille de trois  
siècles. En 1653, afin de renforcer l'auto-  
rité de l'Etat et la foi orthodoxe, le tsar  
Alexis et son patriarche Nikon mettent en  
œuvre une réforme de l'Eglise, fondée sur  
une nouvelle traduction des textes reli-  
gieux. Cette irruption de la modernité  
provoque un schisme, et ceux qui restent  
fidèles aux traditions de la Sainte Russie –  
les vieux-croyants – sont jetés dans des

## TUER UN OURS À 13 ANS

Les gamins devotaient des yeux les visi-  
teurs ; il y avait dans leurs regards  
brillants, toute l'innocence d'un Petit  
Prince. Un simple parapluie pliable à sub-  
jugué Maxim, qui, à 9 ans, croyait pour-  
tant avoir tout vu : Vassili, son frère aimé,  
avait 13 ans quand il tua un ours pour la  
première fois. Tous mènent une vie heu-  
reuse, jurent-ils, au cœur d'une nature qui  
n'a plus de secret pour eux. Dans l'enche-  
vêtrement de mélèzes, de pins et de bou-  
leaux de la taïga, Sacha a bâti, sur la terre  
moussue, une dizaine de refuges, où il  
reste parfois plusieurs semaines de suite.  
Le long des troncs d'arbres, il a cloué des  
pièges à écureuils fabriqués avec trois  
bouts de bois. En cas de maladie, les  
plantes médicinales font des miracles, et  
Lisa a toujours accouché de ses enfants  
« avec l'aide de celui qui se trouvait à  
proximité ». Pour vivre ainsi, il faut être  
aussi costaud que le peuple russe –  
capable d'endurer beaucoup, comme  
aimait à le rappeler Staline. Deux jours  
avant notre passage, un géologue a été  
dévoré par un ours...

Sur le chemin du retour, l'hélicoptère se  
posa au milieu d'une clairière : l'arrêt  
■■■

A. LELUC



■■■  
n'était pas prévu, mais Vassili Sidorkine, chargé de l'écologie dans la région, avait aperçu un chantier dont l'administration ignorait l'existence. « Nous menons les premières explorations pour la compagnie pétrolière », expliquèrent les ouvriers. « En tant que membre du soviet, je vous ordonne d'arrêter ! » répliqua Vassili. A l'abri des regards, dans l'immense forêt, il se passe tant de choses... Et nous voici repartis.

L'équipage du « Pouchkino » nous attendait, à la hauteur du village de Yartsevo. Nous étions dimanche 4 juillet, jour de la Fête des marins des fleuves. Sur la passerelle, Vladimir, le commandant de bord, arborait pour l'occasion une chemise blanche à épaulettes dorées : « Je la mets une fois par an », dit-il avec un clin d'œil. Il était tard, et le soleil frôlait l'horizon ; dans

tiers en Asie centrale et en Sibérie, tandis que les troupes nazies approchaient. « J'avais 16 ans, se souvient Erika. Avec les miens, nous avons été transportés en train jusqu'à Krasnoïarsk. Puis, en bateau, le long de l'énisseï. De temps à autre, à la hauteur d'un village, ils faisaient descendre quelques familles. Et je me suis retrouvée ici, à Kostino. » Comment ont réagi les Russes ? « Quelques excités nous traitaient de "fritz" ou de "fachos", mais nous avons pu, au début, loger chez l'habitant, parfois à dix dans une pièce. Par la suite, il a fallu se débrouiller. A l'automne, nous avons creusé des trous dans la terre. Pendant six ans, nous avons vécu là-dedans, en fermant l'entrée avec des branches de sapin. Beaucoup n'ont pas survécu au froid et à la faim. Mais, quand Staline est mort, nous avons pleuré, comme tout le monde. Pour nous, ce



Sacha et Lisa en famille. Leur plus proche voisin habite à 70 kilomètres.

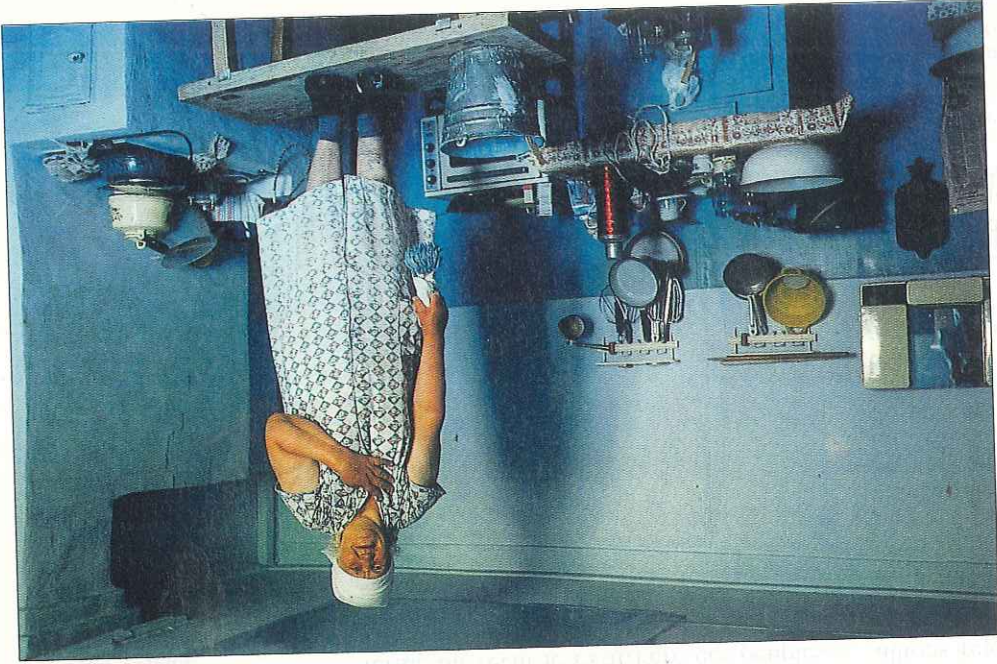
la lumière rougeoyante, l'eau calme s'irrisait comme une gorge de pigeon. Aux bateaux que nous croisions, Vladimir souhaitait par radio « une bonne fête et un bon voyage ». Notre cargo glissait toujours vers le nord ; le long des rives, la forêt semblait tranquille, à peine troublée par l'apparition furtive d'un castor ou d'une martre, venus se rafraîchir. Il y a des moments, comme ça, d'absolue sérénité.

Le lendemain matin, dans sa maison du village de Kostino, Erika Gerlitz, debout sur une table, repeignait sa cuisine pour la troisième fois en un an : « Vous connaissez les Allemands, riait-elle. On ne se refait pas ! » Adorable grand-mère de 67 ans, Erika descend de ces Allemands que la Grande Catherine, princesse germanique devenue impératrice de toutes les Russes, attira, au XVIII<sup>e</sup> siècle, au bord de la Volga, afin de christianiser son empire. En août 1941, Staline exila la plupart de leurs héri-

n'était pas sa faute ; c'était celle de Hitler et de l'Allemagne... »

Depuis six ans, les Allemands de l'ex-URSS peuvent se rendre en Allemagne, où on leur délivre un passeport. Mais Erika n'a pas envie. Trop vieille.

Elle qui, de sa vie, n'est jamais entrée dans une église lit la Bible soir et matin afin de ne pas laisser se rouiller le peu de langue allemande qui lui reste. Nous étions sur le point de partir, quand elle éclata en sanglots dans mes bras : « Je n'oublierai jamais votre nom, vous êtes le premier étranger que je vois. » Les larmes coulaient sur ses joues : « Dites-leur, en France, que nous sommes des êtres humains comme les autres. Qu'il n'y avait pas que des monstres, en Union soviétique. C'est la guerre qui m'a amenée ici. Mais je ne quitterai jamais ces lieux. C'est ma dernière demeure, avant le cimetière. Je suis du Grand Nord, maintenant. »



**Erika Gerlitz dans sa cuisine.** « Quelques excès nous traitent de "fritz" ou de "fachos". »

Dr Rochoupkine, qui ne doit guère exagérer les chiffres. Quand Gorbatchev lança sa croisade anti-vodka, en 1987, certains de ces malheureux avalèrent parfum, lav-vitres ou produits anti-cataracts.

Le hasard a voulu qu'un paquet de la Compagnie fluviale accoste ce jour-là dans le port de Touroukhansk : l'« Anton-Tchekhov », construit en 1983 en Autriche. Depuis trois ans, il transporte des groupes de touristes occidentaux - en semi-clandestinité, car, à Moscou, si elle avait été consultée, l'administration aurait naturellement interdit ces croisades. Ils étaient rigolos, ces visiteurs d'une autre galaxie, bardés de caméras vidéo et de bonnes intentions. Ils auront certes rapporté des images de la Russie « de l'intérieur », mais ce territoire, au fond, leur sera toujours inaccessible. Comme à nous-mêmes...

■ ■ ■

C'est ainsi, il n'y a rien à comprendre.



**Koureyka.** C'est là que Staline fut exilé, de mars 1914 à février 1917.

de chat et vous laissez en sang ! » C'est d'autres maux que souffre la population locale... Loin du fleuve, à l'intérieur des terres, vivent les autochtones de Sibérie, ceux que l'on appelle les « petits peuples » : Evenkes, Kètes ou N'Ganassanes, plus au nord, la plupart ont perdu, à l'instar des Indiens d'Amérique, leurs coutumes et leurs croyances, leur langue et leur folklore. Ces traditions sont connues des ethnologues ; dans certains villages reculés, elles sont certainement perpétuées. Mais ceux que nous avons rencontrés ignoraient jusqu'à leur prénom, dans leur langue originelle. C'est une population dévastée. « Ils sont alcooliques à 100 % », selon le

Le Dr Alexei Rochoupkine, son directeur, a beaucoup ri : « Les moustiques, sont des enfants de chœur à côté de nos mouches noires, qui arrachent un morceau de chair et vous laissent en sang ! » C'est d'autres maux que souffre la population locale... Loin du fleuve, à l'intérieur des terres, vivent les autochtones de Sibérie, ceux que l'on appelle les « petits peuples » : Evenkes, Kètes ou N'Ganassanes, plus au nord, la plupart ont perdu, à l'instar des Indiens d'Amérique, leurs coutumes et leurs croyances, leur langue et leur folklore. Ces traditions sont connues des ethnologues ; dans certains villages reculés, elles sont certainement perpétuées. Mais ceux que nous avons rencontrés ignoraient jusqu'à leur prénom, dans leur langue originelle. C'est une population dévastée. « Ils sont alcooliques à 100 % », selon le

**LA CAPITALE DES MOUSTIQUES**

A bord du « Pouchkino », nos compagnons de voyage nous avaient mis en garde contre les moustiques, frelons et mouches noires qui, à cette époque, pullulent dans la contrée. Nous devions faire escale, précisément, à Touroukhansk, une ville peuplée de 8 000 habitants, que les marins de l'Inisset surnomment la « capitale des moustiques ». Une visite à l'hôpital central s'imposait.

Le Dr Alexei Rochoupkine, son directeur, a beaucoup ri : « Les moustiques, sont des enfants de chœur à côté de nos mouches noires, qui arrachent un morceau de chair et vous laissent en sang ! » C'est d'autres maux que souffre la population locale... Loin du fleuve, à l'intérieur des terres, vivent les autochtones de Sibérie, ceux que l'on appelle les « petits peuples » : Evenkes, Kètes ou N'Ganassanes, plus au nord, la plupart ont perdu, à l'instar des Indiens d'Amérique, leurs coutumes et leurs croyances, leur langue et leur folklore. Ces traditions sont connues des ethnologues ; dans certains villages reculés, elles sont certainement perpétuées. Mais ceux que nous avons rencontrés ignoraient jusqu'à leur prénom, dans leur langue originelle. C'est une population dévastée. « Ils sont alcooliques à 100 % », selon le

Kostino, son village, compte 120 habitants. Beaucoup sont âgés : anciens exilés, ou enfants d'exilés, qui rêvent souvent de partir - « Mais pour aller où ? ». D'autres sont arrivés plus récemment, attirés par les primes mirobolantes réservées aux régions difficiles. Larissa Lassakova, le maître, est une jeune femme blonde de 25 ans, dynamique et déterminée. Pourtant, elle n'en peut plus : « L'électricité ne parvient pas ici, et nous n'avons plus d'argent pour payer le fioul du générateur. Je dois vendre des peaux de zibeline pour que nos vieux aient au moins quelques heures de lumière pendant l'interminable nuit hivernale. Avant, un sovkhose s'occupait de ces questions. Mais il a été privatisé, et nous devons nous débrouiller par nous-mêmes. Ça ne nous fait pas peur : dans le Grand Nord, il faut travailler. Les faibles ne tiennent pas. La vodka les achève. » Larissa craint surtout de voir la population active fuir le village. « Déjà, les chasseurs qui me fournissent en fourrures vont partir. Et comment retenir les jeunes, quand l'école abrite trois classes dans une seule salle ? Nous sommes condamnés à rester des imbéciles, c'est ça ? Parfois, c'est dur d'être patriote. »



**Les vestiges du goulag de Yermakovo.**

*« Nos vêtements couverts de sang, nous avons compris, juste un peu, le sort des prisonniers condamnés à vivre là. »*



Le temps de retrouver notre cargo et, quelques kilomètres en aval, alors que la température se rafraîchissait de plus en plus, surgit sur la rive droite, au fond d'un jardin abandonné, une sorte de palais en ruine... Koureyka. C'est là que Staline fut exilé, de mars 1914 à février 1917. Entre deux beuveries, il eut avec Maria, une femme du village, un fils illégitime du nom de Piotr, qui cacha son identité toute sa vie. Une des nièces de Piotr, Ludmila, vit toujours ici. Claquemurée dans sa maison, elle refuse de parler du passé familial.

Du vivant de Staline, les bateaux marquaient obligatoirement un arrêt de deux heures à cet endroit ; les curieux et les autres devaient visiter le « monument à l'exil », construit, c'est un comble, par des prisonniers du goulag voisin de Yermakovo. Sous la voûte, dans une lumière imitant l'aurore boréale, était exposée la ferme où vécut le Petit Père des peuples. En novembre 1961, peu après le

**Le port de Doudinka.**

*De là, on rejoint Norilsk et ses mines.*



22<sup>e</sup> Congrès du Parti, une équipe déboulonna l'immense statue en bronze du dictateur et la jeta dans le fleuve, où elle repose toujours. Quant au panthéon lui-même, des inconnus en ont saccagé les vitraux et la décoration intérieure. Son délabrement s'explique par un graffiti, visible sur la porte d'entrée : « La leçon au tyran ».

Un peu plus loin, les baraquements du goulag de Yermakovo. C'est le domaine de millions de moustiques et de mouches noires affamés. Lorsque nous sommes repartis, après une marche difficile de quatre heures dans la forêt, nos vêtements étaient couverts de notre propre sang. Cela permet de comprendre, juste un peu, le sort des prisonniers condamnés à vivre là pendant plusieurs années, afin d'y construire un chemin de fer qui ne fonctionna jamais...

**BAPTÊME SURPRISE**

Il fallait se changer les idées, et, en passant à la hauteur du cercle polaire arctique, nos amis du « Pouchkino » nous offrirent un baptême surprise : douche froide et remise d'un diplôme... Avec eux, sur le pont arrière, nous avons dansé toute la nuit et levé plus d'un verre de vodka à l'amitié entre les peuples. Le soleil ne se couchait plus, et c'est en plein jour, dans les petites heures de la matinée, que l'équipe de L'Express entonna le tube préhistorique de Joe Dassin, bien connu des Russes : « Les Champs-Élysées ». Franc succès. Cette nuit-là, alors que nous allions atteindre bientôt le port de Doudinka, notre terminus sur le fleuve, nous avons enfin fraternisé avec l'équipage. De vrais marins, des gens de valeur, intimidés, malgré nos efforts, par ces étrangers imprévisibles, au ton si libre. Alors, on a dansé à nouveau, on s'est tout dit, et la vie a semblé très belle.

Sur les quais de Doudinka, d'où nous allions rejoindre Norilsk et ses mines, la boue de neige fondue, dernière trace des mois d'hiver, n'avait pas été déblayée. Impossible de décharger le cargo. Impossible ? Dans la cargaison, un camion destiné à une coopérative privée de Norilsk était attendu sur le quai par son patron, Sacha. Impossible ? Sacha partit acheter une caisse de vodka, réunit une dizaine de dockers et, une demi-heure plus tard, après nos longs adieux à ceux du « Pouchkino », emmenait son bien et nous avec : « L'alcool, soupira-t-il, c'est le seul argent liquide qui ait encore de la valeur chez nous. » Au premier virage, l'Ienisseï, le long vieux fleuve qui roule sur ses rives tant de drames, de légendes et de rêves, disparut dans le rétroviseur.

Marc Epstein ■

Avec Alla Chevelkina.

Reportage photo : Jean-Paul Guilloteau.

La semaine prochaine, suite et fin :  
**NORILSK, LA CITÉ DES SURVIVANTS**